

—Que désirez-vous, mon garçon ? demanda le chef du personnel.

—M'sieur, je venais voir à travailler à la mine s'il y a moyen.

—Vous êtes du métier ?

—Oui monsieur.

—D'où venez-vous ?

—De La Grand'Combe.

—Comment vous appelez-vous ?

—Voltin Guillaume.

—Quel âge avez-vous ?

—Vingt-sept ans.

—Vous êtes marié ?

—Non, monsieur.

Le vieillard écrivait les réponses de l'ouvrier sur une feuille qu'il avait devant lui.

—Pourquoi donc avez-vous quitté La Grand'Combe ?

Ce n'est pas une bonne note, savez-vous, de courir ainsi d'un pays à l'autre ; si vous aviez bien fait votre affaire là-bas, vous y seriez probablement encore.

—Faites excuse, m'sieur, j'avais vous dire.

A La Grand'Combe j'avais ma mère avec moi ; elle est morte, la pauvre chère mère, et ça m'a flanqué le cœur à l'envers ; depuis j'étouffais là-bas, j'ai voulu m'éloigner et je suis venu.

Et puis vous devez le savoir, on ne travaille guère pour le moment à La Grand'Combe ; les trois quarts des ouvriers sont en grève.

—Oui, je sais...

—Du reste, monsieur, voici mon livret ; vous y verrez si je vous dis vrai.

Le chef du personnel prit le livret tout sali qu'on lui tendait et se mit à le feuilleter.

—C'est bien, dit-il au bout d'un instant ; revenez demain soir, je vous rendrai réponse.

Guillaume salua et se retira.

Lorsqu'il fut parti, le vieux petit homme se leva, ouvrit une porte dissimulée dans la cloison et monta au premier étage, aux bureaux du télégraphe et des téléphones.

—Voulez-vous demander au puits Sainte-Marie si l'ingénieur en chef a terminé sa visite ?

L'employé fit correspondre l'instrument au puits indiqué, prit les poignées du téléphone, se les appliqua aux oreilles et se pencha sur la plaque :

—M. l'ingénieur en chef est-il au puits ?

La réponse fut immédiate et affirmative.

—Faites-lui demander si son fils est actuellement à La Grand'Combe, j'ai à lui télégraphier pour une demande de renseignements.

La réponse fut encore affirmative.

Alors le chef du personnel prit une feuille de papier, écrivit ces simples mots :

« Connaissez-vous le mineur Guillaume Voltin ? » et pria l'employé de passer immédiatement la dépêche.

On obéit.

Le vieillard redescendit dans son cabinet, où déjà depuis son absence dix affaires s'étaient accumulées et l'attendaient.

Le lendemain, lorsque Voltin revint à la mine, il y fut reçu avec bienveillance.

—Ah ! vous voilà, Voltin, lui dit M. Durand, le petit vieillard sec ; je vous attendais. J'ai reçu ce matin, du fils de M. Midleston, une dépêche vous concernant.

—M. Midleston a son père ici ?

C'est notre ingénieur en chef.

—Et que vous dit-il donc, sauf votre respect, si ce n'est pas trop curieux.

—Que vous êtes un bon sujet !

—Il est bien honnête ?

—Voyons, Voltin, causons peu, mais causons bien. Voulez-vous commencer demain ?

—Oui bien ! voilà deux jours de perdus, et je ne sais que faire de mes dix doigts.

—Vous irez alors demain matin à 4 heures au puits Sainte-

Mario ; je vais vous faire embaucher ; j'ai parlé de vous à l'ingénieur en chef, il ne s'oppose pas à l'embauchage, et justement hier, un des ouvriers n'est pas descendu ; on n'en était pas satisfait, vous prendrez sa place. Suivez-moi.

Ils s'en allèrent aux magasins, on remit en consigne à Voltin des instruments de travail.

—Où demeurez-vous ? demanda M. Durand.

—Mâ foi ! m'sieur, j'ai couché, depuis mon arrivée, dans une auberge du côté de... comment donc qu'ils appellent cela ? par derrière le cimetière...

—Aux oiseaux ?

—C'est ça !

—Mauvais quartier !

—Ca m'en avait tout l'air.

—Voyez donc aux Alouettes : il y a des familles qui ne demanderont pas mieux que de prendre un logeur, et là haut, ce sont de braves gens.

—C'est tout des noms d'oiseaux ici, dit en riant le brave garçon. Où c'est-y les Alouettes ?

—Les Alouettes forme la grande rue par là-bas, du côté de l'hôpital, de ce même côté du canal ; ce n'est pas loin du puits Sainte-Marie.

Voltin salua, prit la route indiquée, et en quelques minutes fut à l'entrée du quartier.

C'est la cité ouvrière par excellence.

Figurez-vous une longue rue droite comme un i, et formée par de petites maisons avec un étage mansardé, séparées les unes des autres par un jardinet de quelques mètres carrés, et vous aurez une idée des Alouettes.

La rue n'est habitée que par des mineurs.

Voltin montait tranquillement.

Lorsqu'il fut à mi-côte, il avisa un grand gaillard qui bêchait son carré.

—Dites donc, camarade ! vous ne connaissez pas par là quelqu'un qui pourrait me loger ?

—Tout de même, répondit le mineur, et si ça vous va j'ai votre affaire. Vous êtes embauché ?

—Non, mais je le serai demain.

—Entrez, nous allons arranger ça.

Voltin ouvrit la claire-voie qui séparait le jardinet de la rue, et pour que Kelb ne marchât pas dans les plates-bandes, il le laissa au dehors.

Les deux hommes entrèrent dans la maison.

Pendant ce temps, les drôles du voisinage, les mains dans leurs poches, faisaient le cercle autour du chien.

—Tu vas te faire mordre !

—Pas de danger, je connais ça !

—Dis donc, Frampon, si on lui fourrait une boîte de sardines à la queue ?

—Quelle bosse de rire qu'on se pousserait ! T'en as une ?

—Bien sûr, y n'en manque pas chez nous !

—Va la chercher ?

—Tenez-le, vous autres !

Le cercle s'était resserré, mais un long sifflement avait retenti : Kelb bouscula son entourage, et, d'un bond, franchissant la haie vive, rejoignit son maître dans la maison.

Le lendemain, à trois heures du matin, toutes les portes s'ouvraient une à une, et les hommes sortaient portant à la main la marmite de fer battu contenant leur déjeuner. Ils remontaient la rue se dirigeant vers Saint-Marie, dont le beffroi et la grande cheminée se dressaient à cinq cents mètres.

Les Frampon père et fils, accompagné de Voltin, s'en allaient en causant.

—Qui diable va bien nous embaucher ? Nous étions au complet hier soir...

—Ils m'ont dit à la mine de me rendre au puits, qu'il y avait un camarade qui avait lâché la besogne.

C'est tout de même drôle que je ne l'ai pas su : c'est peut-être *Trompe-la-Benne* !... Dis donc, François, est-ce qu'il n'est pas descendu hier !

—Je crois que non ; je n'en sais rien.